

Un plan d'action chez les Neutres

PAR

Alph. HUILLARD

Estrait de LA REVUE (Ancienne REVUE DES REVUES),
1^{er}-15 mai 1916

PARIS
EDITIONS DE " LA REVUE "
45, rue Jacob

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES

THE SECOND

BY

JOHN

ALPH. HUILLARD

45, BOULEVARD MONTMORENCY

Un plan d'action chez les Neutres

C'est en analysant les fautes du passé qu'on trouve quelquefois le moyen de les réparer.

Notre faute, tout le monde l'admet aujourd'hui, fut d'agir trop tard dans les Balkans et de laisser passer aux mains de l'ennemi les atouts que nous possédions de ce côté. Il s'en suivit, avouons-le, une certaine dépression chez ceux qui avaient espéré prendre à revers l'Autriche-Hongrie sous la poussée de tous les peuples qu'elle avait opprimés. Cependant, la courbe de confiance ne tarda pas à se relever ; on comprit bien vite que l'Allemagne se trouvant dans la nécessité d'entretenir complètement de matériel, de munitions et d'argent, la Turquie et la Bulgarie, toutes deux insolubles, son succès diplomatique dans les Balkans lui apportait des charges qui étaient une nouvelle cause d'épuisement.

La durée de la guerre qu'il nous appartient d'imposer use l'ennemi sous le triple rapport de ses vivres, de ses matières premières et de ses finances. La raréfaction des vivres ne sera jamais de nature à amener la famine absolue ; mais la famine économique est à peine moins redoutable que la famine physique. Quand les objets de première nécessité ont triplé, quadruplé de prix, si les classes bourgeoises vivent en se restreignant, le peuple, lui, est obligé de rogner même sur le nécessaire ; il s'ensuit un mécontentement, une souffrance matérielle contre lesquels les bulletins de victoires n'ont plus d'effet. Tout en faisant la part de l'exagération des renseignements qui nous parviennent, il y a des indices sérieux d'un commencement de démoralisation chez l'ennemi. Nous savons quelle importance les Allemands attachent aux « impondérables » ; il y a là un de ces facteurs moraux qui agit en notre faveur ; nous devons nous efforcer de l'intensifier.

C'est là le défaut de la cuirasse de l'adversaire, c'est là que nous devons frapper de toutes nos forces, afin de faciliter la décision des grandes opérations militaires futures ; aussi, est-ce en vue de réaliser une action concertée, méthodique et capable d'accélérer cette démoralisation, que nous écrivons ces lignes.

*
**

Tous les Etats du monde civilisé sont engagés dans la guerre. Ils sont partagés en deux groupements : d'un côté, les belligérants, de l'autre les non-belligérants que nous appelons communément « les neutres ». A proprement parler, il n'y a plus de neutres. Tous participent à la guerre, qu'ils y apportent leur contribution économique ou qu'ils y remplissent un devoir d'humanité. Ce mot qui exprimait la réalité au début de la guerre sonne mal aujourd'hui. Nous avons des amis ardents dans tous les pays.

Pouvons-nous, en conscience, appeler « neutres » les Suisses qui sont allés en foule recueillir à la frontière d'Allemagne nos grands blessés et tous nos pauvres évacués, les ont soignés, vêtus, réconfortés matériellement et moralement ?

Oublierions-nous jamais « l'élan de charité qui a poussé la « société américaine à venir en aide aux détresses des réfugiés belges et aux souffrances des blessés français. Des « sommes considérables ont été versées pour soulager ces « infortunes. De toute part, on organisait des collectes, des « fêtes de charité, des concerts, ou des représentations de « bienfaisance, des envois de vivres, de vêtements, de présents de toutes sortes. On multipliait les démarches, à Harvard, pour offrir à quelques professeurs de l'Université de « Louvain, une situation qui leur permit d'attendre des jours « meilleurs (1). »

Il paraît inutile d'insister sur le rôle économique des non-belligérants ; tout le monde le connaît.

Leur action a une influence directe sur la continuation de la guerre et par conséquent sur la décision finale. Ils agissent tous dans un sens ou dans l'autre ; ce sont donc des alliés pacifiques que nous devons nous efforcer de mettre de notre côté.

(1) HENRI LICHTENBERGER. « *L'opinion Américaine* », p. 30 (Bloud et Gay. — Paris).

I. — L'ORGANISATION DE LA PROPAGANDE ALLEMANDE.

Les Allemands avaient poussé jusque dans ses moindres détails l'étude de la grande entreprise qu'ils préparaient depuis si longtemps. Tout y a été prévu : l'espionnage universel, dénommé : « Service de renseignements » ; le pillage organisé qu'ils appellent « Service des prises de guerre (1) ». C'était aussi cette « mobilisation commerciale » (2) préparée soigneusement en temps de paix, avec contrats de guerre, signés d'avance, qui devait leur permettre d'entretenir et même d'activer leurs échanges avec les pays étrangers. Ce grand organisme se mit à fonctionner dès le début des hostilités et leur procura les importations considérables que nous savons.

Dans tous les pays neutres, nos ennemis possèdent une presse officieuse obéissant au mot d'ordre de Berlin et chargée de soutenir en toutes occasions la cause allemande, de répandre les nouvelles qui lui sont favorables, de les inventer au besoin et de contredire les autres.

Deux ans avant la guerre, dans un article traitant de « l'emprise allemande sur les journaux et les agences » de toute l'Europe centrale et orientale, M. Raymond Recouly écrivait :

« J'ai passé une partie de mes 10 ou 12 dernières années à parcourir l'Europe, et, dans chacun de mes voyages, j'en ai été on ne peut plus frappé. Telle agence allemande qui distribue des nouvelles à son innombrable clientèle donnera sans cesse aux événements un jour favorable à l'Allemagne et, par contre, défavorable à la France. Or, l'effet de cette déformation qui s'exerce constamment, jour par jour, est vraiment incalculable » (*Figaro* du 7 septembre 1912).

(1) CH. ANDLER. — « *Les usages de la guerre* », p. 39 : « Pourquoi ne pille-t-on plus, se demandait déjà le Général Julius von Hartmann ? C'est que le pillage détruit la discipline des armées. Il y a donc intérêt à remplacer le pillage par une « économie militaire réglée ». Il s'ensuit que le jour où l'on trouverait moyen de discipliner le pillage (par exemple, en organisant un « service des prises de guerre »), il n'irait plus contre l'« intérêt, bien entendu », de l'armée pillarde. Il contribuerait à atteindre l'objet militaire principal, qui est d'affaiblir l'ennemi (Alean. — Paris).

(2) VON BERNHARDI. « *L'Allemagne et la guerre prochaine* ». Edition anglaise, p. 159 (Edward Arnold. — London).

Tout récemment nous avons vu (*Temps*, 11 février), la scandaleuse propagande des agents allemands auprès des journaux madrilènes, dénoncée par un Espagnol dans un article intitulé : « La presse espagnole vendue à l'or du Rhin ».

Les Alliés n'avaient, bien entendu, aucune organisation correspondante.

Les Comités de propagande qui se sont créés chez nous depuis la guerre, sont impuissants à lutter contre une telle organisation, malgré le dévouement des hommes qui les dirigent, s'ils ne sont secondés dans leur tâche *par tous les Français*.

Nous nous berçons un peu trop de cette illusion que notre manque de prévoyance prouve suffisamment que nous ne croyions pas à la possibilité d'une telle guerre et que ne l'ayant préparée, nous ne pouvons pas être accusés de l'avoir préméditée ; que, par contre, la préméditation allemande est si évidente qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée, que les atrocités commises par ses soldats sont tellement prouvées que personne n'en peut plus douter, que notre cause est si belle, qu'elle se défend toute seule aux yeux des étrangers. Cela n'est vrai que dans une certaine mesure.

Il est incontestable que le système de terrorisme employé par l'ennemi a produit des effets opposés à ceux qu'il en attendait : il a créé un grand mouvement de sympathie en notre faveur ; beaucoup de neutres ont ouvert les yeux et ont compris le danger que le pangermanisme et ses méthodes faisaient courir à l'humanité ; cependant, ce sentiment est loin d'être unanime. Un journaliste d'un pays neutre, que je ne nommerai pas, nous disait, il y a quelques jours, que des brochures de propagande française adressées à certains de ses compatriotes, avaient été retournées aux expéditeurs avec, en travers, le mot : « Mensonges. »

Nous trouvons dans le bulletin de propagande française à l'étranger, la relation d'un incident de même nature et bien significatif (1). Et nous pourrions citer bien d'autres cas.

(1) Bulletin de décembre 1915 : « Comme à beaucoup d'autres prélats et dignitaires ecclésiastiques, le Comité de Propagande française à l'Étranger, avait adressé la traduction espagnole de l'ouvrage et de l'album intitulés : *La Guerre Allemande et le Catholicisme* à Mgr. l'Evêque de Nueva-Segovia, aux îles Philippines.

« Ces deux publications ont été retournées par Sa Grandeur.

« L'ouvrage — qui n'était coupé que jusqu'à la moitié — portait sur

Tout cela montre le prestige que nos ennemis possèdent encore dans certains pays ; ils le doivent à cette propagande si savamment organisée et fonctionnant depuis de longues années partout à l'étranger.

Nous savons que dans les milieux universitaires on est renseigné aujourd'hui. Nous connaissons les lettres si belles et si démonstratives des professeurs américains en réponse au Manifeste des 93 intellectuels allemands (1). Mais, à côté des hommes, très peu nombreux, qui ont l'habitude des études critiques et qui n'adoptent que l'opinion qu'ils ont pu se faire eux-mêmes, il y a la masse du grand public, des hommes d'affaires, des professionnels de toutes sortes, qui n'ont pas le temps de se livrer à de pareilles études ; ils parcourront bien un tract, à l'occasion ; mais ce qu'ils connaissent de la guerre, c'est dans les journaux qu'ils l'ont appris ; et ceux-là représentent l'immense majorité.

Voulons-nous savoir maintenant jusqu'à quel point la presse germanophile, dans les pays neutres, est caporalisée ? Voici un exemple édifiant :

« Au début de 1915, M. Joseph Bédier publiait sa brochure bien connue : « Les crimes allemands, d'après les témoignages allemands », et tandis qu'elle courait le monde, la presse allemande gardait sur elle le silence le plus profond ; enfin ce silence a été rompu. Le 28 février, paraissait dans l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord*, un article en sept colonnes, qui prétend être une réfutation de cette brochure. Presque aus-

la couverture une annotation en espagnol, dont voici la traduction : *Infâme!* Cette publication est le plus épouvantable crime qui se soit perpétré durant cette guerre. Signé : Pedro-José, évêque en N.-S.

« Quant à l'album qui reproduit quelques-uns des hauts faits des armées de la « Kultur », l'évêque avait écrit sur la couverture : « Envoyer de pareilles publications à des évêques et à des prêtres catholiques est une insulte. Qu'on les adresse à Viviani et à ses collaborateurs au profit de qui elles se publient. Signé : Pedro-José, évêque en N.-S.

« Cette réprobation farouche, ces formules imprécatoires attestent une indignation solide. En vérité, la gallophobie serait-elle si violente chez les évêques espagnols et un Philippin est-il à ce point irascible ? On s'en étonnerait encore si l'on ne s'était aperçu que l'ombrageux prélat n'est ni Philippin, ni Espagnol. Il ne s'appelle Pedro-José qu'en traduction. Son vrai nom est Peter-Joseph Hurth et il est né à Nittel au diocèse de Trèves. »

(1) Voir : *Le Verdict Américain sur la Guerre* (Ernest Martin, 3, faubourg St-Honoré, Paris) Annexes de *L'Opinion Américaine et la Guerre* (H. Lichtenberger, Bloud et Gay) *Voix Américaines* (Berger-Levrault).

sitôt, un radiotélégramme lancé par la Tour de Nauen, signalait cet article, et le 24 mars, un second radiotélégramme rappelait à la presse germanophile de tous pays la consigne, qui est de se référer encore et toujours audit article. Et de fait, dans les pays les plus divers, des journaux sans nombre, des tracts imprimés en toutes les langues ne cessent de le reproduire ou de le résumer, de le gloser ou de le paraphraser; mais — par un trait remarquable de discipline — jamais ces journaux ou ces tracts ne se sont permis d'y rien ajouter » (1).

De cet incident nous allons retenir deux conclusions :

1° Pour contrebattre l'action d'une presse domestiquée à ce point, il faut des moyens puissants, maniés avec méthode.

2° Si les Allemands repoussent du pied toutes les affirmations, tous les rapports officiels sur leurs atrocités, toutes les propositions d'enquêtes contradictoires, ils réagissent du moins sous le coup de cravache du témoignage allemand.

Une autre observation s'impose à notre esprit :

Pour faire accepter au peuple allemand la continuation de cette terrible épreuve il faut à tout prix maintenir en lui la croyance à la « Guerre sainte ». Pour s'assurer l'appui des neutres, économiquement et financièrement, il faut conserver leur confiance et même leur estime. Ces deux conditions du maintien de la force allemande s'additionnent et se confondent. C'est pourquoi, nos ennemis rééditent inlassablement, dans tous leurs écrits, dans tous leurs discours, le thème sur « la guerre qui leur a été imposée ».

II. — COMMENT IL FAUDRAIT ORIENTER NOTRE PROPAGANDE.

Maintenant, notre tâche va se préciser, et, des diverses considérations qui précèdent, nous allons déduire notre directive ; nous la formulerons en ces termes :

« Combattre, et détruire si possible, le prestige que les Allemands possèdent encore dans les pays neutres, par l'emploi des seuls témoignages allemands; prouver, par le même moyen, que la guerre était la conséquence nécessaire et fatale de toute l'œuvre du Pangermanisme; que la préparation et l'entraînement du peuple allemand dans tous les domaines, avaient pour but l'acquisition de la prépondérance mondiale; que, par

(1) J. BEDIER. *Comment l'Allemagne essaie de justifier ses crimes*, p. 5 (Armand Colin).

conséquent, l'Allemagne menaçait l'indépendance des Neutres, aussi bien que celle des Nations actuellement alliées contre elle pour défendre leurs libertés. »

Nous verrons plus loin que les preuves ne nous manqueront pas ; nous verrons aussi que nous avons en réserve une armée de propagandistes qui n'a pas encore donné.

*
**

On fait remonter aux environs de 1890 la naissance du pangermanisme réaliste. De l'état nébuleux, il passe à l'état solide et prend, peu à peu, sa forme définitive.

L'*Alldeutscher Verband* sera son organisme militant.

« Le but à atteindre », dit une des premières brochures publiées par l'*Alldeutscher Verband*, « c'est le développement de la puissance allemande avec toutes ses conséquences » (1).

Nous voyons que, déjà, on envisage la guerre comme une nécessité du programme pangermaniste.

Il est bon de savoir que le mot « Alldeutsch » ne veut pas seulement dire une plus grande Allemagne. Il veut dire aussi une Allemagne *universelle* (2).

Depuis cette époque, les idées pangermanistes s'infiltrèrent et se répandent dans tous les milieux. La leçon du maître d'école et la conférence du professeur d'université les refléteront. Economistes et hommes de sciences, militaires et marins s'en empareront. Les philosophes, les poètes et les propagandistes se mettront au pas. En quelques années, le pangermanisme se manifestera dans toutes les branches de l'activité nationale.

Mais un tel mouvement ne se crée pas sans laisser derrière lui une formidable littérature. C'est un véritable amoncellement de règlements, de leçons, de conférences, de manuels, d'articles de revues et de journaux, de livres de toutes sortes.

Nos historiens, nos philosophes, nos économistes vont y puiser les documents qui leur permettront de préparer l'histoire de la grande guerre. Déjà une quantité d'études très remarquables ont été publiées depuis un an. Le dossier du Pangermanisme s'enrichit chaque jour de documents pré-

(1) G. BLONDEL. *La Doctrine Pangermaniste*, p. 45 (Chapelot, Paris).

(2) G. BLONDEL. *ibid.* p. 42.

cieux qui nous fournissent la preuve aveuglante et irréfutable de la préméditation allemande, de la guerre nécessaire et des procédés que les Allemands comptaient mettre en œuvre.

Nous y verrons d'abord :

L'apologie de la guerre :

« La nécessité de maintenir la paix qu'on a partout et toujours mise au premier plan donne apparemment une certaine justification aux lâches aspirations pacifiques de la Société d'aujourd'hui; elle leur prête main-forte et exerce une action fâcheuse et déprimante sur l'opinion publique.

« Il faut saper ces tendances par la base, il faut également que la guerre reconquière dans l'opinion publique sa légitimité morale et son sens politique. Sa haute signification comme facteur le plus puissant de la civilisation doit trouver chez tous l'estime qui lui revient » (1).

Nous y trouverons le développement complet de la devise de Bernhardi :

« Puissance mondiale ou décadence; voilà, nous dit-il, le mot d'ordre qui nous est imposé par l'évolution historique. Il n'y a pas de milieu » (2).

La conquête de l'hégémonie européenne et de la prépondérance mondiale devait se faire en plusieurs temps : la puissance de l'Angleterre était le but ; mais la France était l'obstacle ; il fallait l'abattre tout d'abord.

Aussi, Bernhardi se demande si une entente temporaire avec l'Angleterre ne serait pas avantageuse :

« Il existe cependant encore la possibilité d'une entente limitée avec l'Angleterre qui, sans doute, *n'empêcherait pas la lutte définitive, mais l'ajournerait*, du moins pour quelque temps, au cas où nous y verrions un avantage pour nous.

« Nous devons faire les plus grands sacrifices pour n'obtenir peut-être qu'un très court ajournement de la *guerre nécessaire*. Ce serait un crime de lèse-patrie de consentir à des engagements qui mettraient en question l'avenir de notre position mondiale, pour obtenir l'avantage plus que douteux de différer la guerre » (3).

« Il faudrait que l'Angleterre nous laissât les mains entièrement libres dans la politique européenne et que, pour commencer, elle acquiesçât à toute extension de la puissance de l'Allemagne sur le Continent, telle

(1) VON BERNHARDI. *Notre Avenir*, p. 24 (Conard, Paris).

(2) VON BERNHARDI. *ibid.* p. 25.

(3) VON BERNHARDI. *ibid.* p. 108.

qu'elle pourrait éventuellement se produire, soit dans une Confédération des Etats de l'Europe centrale soit dans une guerre avec la France » (1).

La germanisation mondiale :

« Le germanisme, dit Paul Rohrbach, ne pourra s'imposer qu'au prix de luttes sanglantes et de durs sacrifices, il faut s'y préparer avec joie et confiance car le monde doit devenir allemand, il doit se soumettre à la discipline germanique, seule capable de le régénérer » (2).

« Nous sommes arrivés, dit Friedrich Naumann, à une heure historique qui a pour nous une importance capitale; l'enjeu de la lutte engagée, c'est « la direction qu'il convient de donner à l'humanité ». *Il s'agit pour nous d'arriver à la centralisation de la maîtrise du monde.* La tâche que nous avons à accomplir est tellement importante pour la race germanique, que devant cette considération, toutes les considérations morales doivent s'effacer. La race allemande, race supérieure, doit devenir la race maîtresse dans le monde » (3).

La guerre nécessaire, voulue et annoncée :

« La guerre est le prolongement de la politique par d'autres moyens. C'est l'instrument de la politique le plus efficace. Nous devons même affirmer que la possibilité de la guerre comme moyen extrême est une *hypothèse nécessaire de la politique* » (4).

« D'une façon ou de l'autre, nous devons régler notre compte avec la France, si nous voulons avoir les mains libres dans notre politique internationale. C'est la première et primordiale condition d'une solide politique allemande; et puisque l'hostilité de la France ne peut être écartée par des moyens pacifiques, la question doit être résolue par les armes. La France doit être si complètement écrasée que jamais elle ne puisse se retrouver sur notre chemin » (5).

« Nous pouvons dire, en somme, que les aptitudes guerrières toutes spéciales de notre Nation doivent suggérer l'idée d'employer notre armée, *une fois encore au vingtième siècle, pour l'achèvement de l'œuvre allemande.* Une politique belliqueuse habile obtient plus, par quelques mois de guerre, qu'on n'obtenait jadis par des années de luttes qui dévastaient

(1) VON BERNHARDI. *Notre Avenir*, p. 114 (Conard, Paris).

(2) BLONDEL. *ibid* p. 103-104 (Chapelot, Paris).

(3) BLONDEL. *ibid.* p. 103:

(4) BERNHARDI. Cité par Blondel, dans la *Doctrine Pangermaniste*, p. 121.

(5) BERNHARDI. *L'Allemagne et la Guerre prochaine*, p. 105.

les pays. Raison de plus-pour qu'un homme hardi et aventureux se serve sans peur de ce moyen, si le jeu en vaut la chandelle » (1).

La haine contre les étrangers fait partie de l'entraînement du futur guerrier ; on l'obtiendra en lui répétant que l'Allemand est molesté partout où il va :

« Rester dans notre état actuel, c'est impossible. Pour nous, la grande occasion de guerre, occasion durable et suffisante gît dans ce fait que, depuis la fondation de l'empire et le développement de la force allemande, les Allemands de tous pays ont été opprimés et molestés sous tous les cieux; c'est ainsi que le monde perfide et jaloux a répondu à notre résurrection » (2).

Quant aux petites nations, elles doivent se résigner à disparaître :

« Dans le « bon vieux temps », il arrivait parfois qu'un peuple fort en attaquait un faible, l'exterminait, et l'expulsait de son patrimoine. Aujourd'hui, ces actes de violence ne se commettent plus. Aujourd'hui, tout se passe en douceur dans ce pauvre monde, et les privilégiés sont pour la paix. Les petits peuples et les débris de peuples ont inventé un mot nouveau, le « droit des gens ». Au fond, ce n'est pas autre chose qu'un calcul fondé sur notre généreuse bêtise » (3).

« Le sort réservé à la Belgique, écrit M. Oncken, professeur à Heidelberg, dans le numéro de septembre 1914 des *Süddeutsche Monatshefte*, paraît, au premier abord, un peu dur pour les Belges; il sera finalement très avantageux pour le pays qui doit être incorporé à l'Empire. La destinée des grandes nations est chose trop importante et placée trop haut pour que celles-ci ne soient pas obligées de fouler aux pieds l'autonomie des petits peuples qui ne sont pas de taille à se protéger eux-mêmes. Les petits peuples, lorsqu'on considère l'évolution actuelle du monde, apparaissent comme des parasites (Schmarotzer) qui sont d'autant moins intéressants qu'ils se nourrissent, en réalité, des conflits des grands » (4).

(1) « L'Allemagne au début du xx^e siècle » (Berlin 1900), cité par CH. ANDLER, dans le *Pangermanisme Continental*, p. 213 (Conard, Paris).

(2) « L'Allemagne au début du xx^e siècle » CH. ANDLER, *Le Pangermanisme Continental*, p. 217 (Conard, Paris).

(3) *La plus grande Allemagne*. « L'œuvre du xx^e siècle », O. R. TANNENBERG (1911) (Sous ce pseudonyme se cache un groupe de Pangermanistes militants).

(4) BLONDÉL. *La Doctrine Pangermaniste*, p. 47 (Chapelot, Paris).

La folie pangermaniste envahit l'Université, la Science et la Philosophie :

« Nous poursuivons, dit Adolf Lasson, une œuvre civilisatrice, nous n'avons à nous excuser de rien. Dieu est avec nous. Le germanisme est l'aboutissement le plus parfait des phases antérieures de l'histoire. Nous sommes une race supérieure; or, les races supérieures sont destinées à dominer; les *racés inférieures sont condamnées à servir les autres.* »

« L'unité de l'Empire est faite, disait un jour, à un congrès, le célèbre professeur Rodolphe Virchow. Nous devons travailler maintenant à faire l'*unité intellectuelle* de notre pays. Il faut que nous arrivions à une fusion complète chez tous les membres de notre grande famille politique » (1).

Le grand chimiste Ostwald, lauréat du Prix Nobel, nous donne, en ces termes, l'explication de la supériorité allemande :

« L'Allemagne est le pays par excellence de l'organisation. L'organisation, voilà le facteur nouveau que nous avons fait entrer dans l'histoire de la civilisation. Le monde est encore à l'état anarchique, c'est à nous qu'il appartient de l'en faire sortir. On nous en sera un jour reconnaissant. Les autres nations viendront chercher en Allemagne une santé nouvelle, car nous sommes destinés à faire le bonheur de l'humanité » (2).

La Barbarie organisée :

A côté du pangermanisme transcendant, il y a le pangermanisme terre à terre. Il faut être compris de tout le monde.

Beaucoup pourraient rester indifférents au rôle de missionnaires auquel on les invite à sacrifier leur vie. A ceux-là on tiendra un autre langage; on excitera les appétits; on fera miroiter les bénéfices de l'entreprise :

« Il ne peut être question de rester sans bouger au point où nous en sommes aujourd'hui. Depuis 1871, nos voisins nous ont assez souvent fourni l'occasion d'en appeler à la décision par l'épée. Il ne nous a manqué que

(1) BLONDEL. *La Doctrine Pangermaniste*, p. 105.

(2) BLONDEL. *ibid* p. 103-104 (Chapelot. Paris).

On lira avec beaucoup d'intérêt le livre de M. Van Gennep, *Le Génie de l'Organisation* (Payot, Paris), et sa conclusion qu'il formule ainsi (p. 97): « L'Allemagne et ses alliés vivent encore sous le régime de l'exploitation et de la subordination, alors que les peuples vraiment civilisés veulent organiser le régime de coopération fondée sur la liberté. Tel est le grand secret de la civilisation française et anglaise moderne ».

la volonté. En fin de compte, toute guerre peut être évitée. Mais il est facile aussi de trouver des motifs quand on veut. Si Bismarck avait persuadé le roi Guillaume, à Ems, de se rendre aux exigences de Napoléon III, peut-être que la grande guerre n'aurait pas eu lieu. Si Bismarck l'avait voulu l'affaire Schanaebele aurait fourni le motif d'une guerre » (1).

« Le temps de la préparation a duré assez longtemps (de 1871 à 1911), soit quarante ans de travail sur terre et sur mer, le but constamment devant les yeux. Il s'agit maintenant de livrer l'ardent combat, de vaincre et de conquérir. Gagner des terres nouvelles, des terres de colonisation pour les paysans allemands, pères de futurs guerriers, et pour les conquêtes futures » (2).

« Le climat de la côte de l'Adriatique est d'une incomparable beauté. Entre les mains du peuple allemand et sous l'administration prussienne, cette côte deviendra un vrai paradis pour les gens du nord, qui demandent au midi l'affermissement de leur santé ou fuient les frimas de l'hiver septentrional. La « Riviera » italienne et française perdra son charme et sa force d'attraction. Spalato est à peu près à la latitude de Rome. Nous aurons en Pola le port de guerre de la plus grande Allemagne sur la Méditerranée » (3).

Tout en rêvant de créer une côte d'azur allemande, on n'oublie pas qu'il faut dominer dans la Méditerranée.

« C'est à nous seuls qu'il appartient de déterminer ce dont nous avons besoin », écrit Daniel Frymann.

« Les droits d'une race dérivent de ses besoins. C'est pourquoi nous avons le droit d'arracher à un autre peuple (Il s'agit de nous) le superflu dont il se gorge. Nous n'hésitons pas à déclarer que pour conserver ses jours un peuple a le droit d'attenter à la liberté ou à la propriété de ses voisins » (4).

« Les vainqueurs, écrivait K.-F. Wolff dans les *Alldeutsche Blätter* en septembre 1913, agissent d'après les règles de la biologie et de la logique quand ils s'appliquent à faire disparaître la langue et à anéantir la nationalité étrangère. Voilà pourquoi il ne faut pas de ménagements, mais simplement l'assurance du droit du seigneur, l'étalage le plus large de la puissance, et le refus le plus sévère des droits politiques. La constitution doit être pour le vainqueur, jamais pour le vaincu » (5).

(1) TANNENBERG. *La plus grande Allemagne*, p. 102.

(2) TANNENBERG. *ibid.* p. 41.

(3) TANNENBERG. *ibid.* p. 85.

(4) BLONDEL. *La Doctrine Pangermaniste*, p. 45

(5) BLONDEL. *ibid.* p. 85.

« Nous n'avons pas à nous justifier, dit le général von Disfurth; tout ce que feront nos soldats pour faire du mal à l'ennemi, nous l'acceptons d'avance. La destruction des œuvres d'art ne nous cause pas le moindre regret. »

Guillaume a cité un jour les vers de H. de Kleist :

« Que nous importe la règle selon laquelle notre ennemi est abattu quand il est à nos pieds, lui et tous ses étendards. La règle qui l'abat est la plus haute de toutes.

« Tout se fera, d'ailleurs, avec ordre, méthode, discipline. Tout se fera scientifiquement ! La deutsche Kultur, c'est la barbarie « organisée », c'est la barbarie « qui s'est renforcée elle-même en captant les forces de la civilisation » (1).

Mais il fallait parer à l'objection qui ne pouvait manquer de se produire : Que devient la morale chrétienne ? Comment concilier le « Ne fais pas à autrui... » avec la doctrine atroce de « la Guerre absolue » (2) qui impliquait assassinats, pillage, destructions et tout ce que nous savons ! Von Bernhardi n'est pas embarrassé pour si peu. Écoutons-le dans son interprétation de l'Évangile : le passage mérite d'être cité en entier (3) :

« Nous arrivons à la même conclusion au point de vue chrétien, la morale chrétienne, à vrai dire, est basée sur la loi de l'amour. « Aime Dieu « par-dessus toutes choses et ton prochain comme toi-même. » Cette loi ne peut avoir aucune signification dans les relations d'un pays avec un autre, car elle aboutirait, si on l'appliquait à la politique, à un conflit de devoirs. L'amour qu'un homme témoignerait à un autre pays, en tant que pays étranger, impliquerait un manque d'attachement envers ses propres concitoyens. Un tel système politique égarerait inévitablement les hommes. La morale chrétienne est personnelle et sociale, et par sa nature même, ne peut être politique. Son but est d'augmenter la moralité de l'individu, afin de lui donner la force de travailler avec abnégation dans l'intérêt de la collectivité. Elle nous recommande d'aimer nos ennemis individuels, mais ne détruit pas la conception même de l'inimitié. Le Christ lui-même a dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais un glaive. » Ses enseignements ne peuvent jamais être invoqués comme un argument contre la loi universelle de la lutte. Jamais il n'y a eu une religion plus combattive que le Christianisme. Le combat, le combat moral, est son

(1) BLONDEL, *La Doctrine Pangermaniste*, p. 125.

(2) CHARLES ANDLER, *Les Usages de la Guerre*, p. 51 (Alean, Paris).

(3) VON BERNHARDI, *L'Allemagne et la Guerre prochaine*, p. 29.

essence même. Si nous transférons les idées du Christianisme au domaine de la politique, nous pouvons nous prévaloir d'accroître la puissance de l'Etat — puissance dans le sens le plus étendu du mot, et non pas seulement au point de vue matériel — jusqu'au plus haut degré possible, en ayant comme but le perfectionnement moral de l'humanité; donc, dans certaines conditions, le sacrifice qu'une guerre demande, peut être accepté. Ainsi, selon le Christianisme, nous ne pouvons condamner la guerre en elle-même, mais nous devons admettre qu'elle est moralement et historiquement justifiée. »

Écoutons-le encore dans son chapitre : « Le Devoir de faire la Guerre » (1) :

« La grandeur de la politique véritable consiste dans la connaissance de la marche naturelle des affaires, et dans une juste appréciation de la valeur des forces dirigeantes que cette politique n'hésite pas à employer et à guider selon son propre intérêt. Elle ne recule pas devant les conflits qui sont inéluctables dans des conditions données, mais les solutionne résolument par la guerre, *lorsqu'une position favorable lui fait entrevoir une issue triomphante*. De cette manière, *la politique devient un outil de la Providence* qui se sert de la volonté humaine pour atteindre son but. »

Et voilà comment ils ont pangermanisé la Providence!
Aberration, cynisme ou grossière hypocrisie ? On choisira.

III. — APPRENONS-LEUR LEURS AUTEURS !

Quoiqu'il en soit, on m'accordera, je l'espère, que tout esprit éclairé et indépendant éprouvera à la lecture de ces quelques citations une impression de stupeur, tant cela paraît invraisemblable. Cependant nous pourrions remplir d'énormes volumes de passages tout aussi démonstratifs ; mais ceux-là suffisent pour montrer, comme nous nous le proposons, qu'on peut, au moyen des seuls témoignages allemands, prouver que la guerre a été voulue, provoquée par l'Allemagne et que si « elle lui a été imposée », c'est par ses appétits démesurés et son immense orgueil.

Ils ne peuvent pas renier leurs auteurs ; les textes subsistent. Ils ne peuvent non plus trouver rien d'analogue à nous opposer dans les écrits des nations alliées.

Cette fois, nous les tenons ; ils n'ont aucun moyen de fuir. Comment pourraient-ils s'échapper de leur propre littérature ? Nous les prenons en flagrant délit de mensonge.

(1) VON BERNHARDI, *L'Allemagne et la Guerre prochaine*, p. 39.

Puisque les dirigeants allemands redoutent l'effet du témoignage allemand, nous allons en ramasser à pleines mains, de ces témoignages, dans l'énorme bibliothèque du pangermanisme et nous les répandrons à profusion dans les pays neutres.

Le travail préparatoire a été fait par nos auteurs ; la mine est ouverte ; les matériaux sont amenés sur le carreau. Il ne s'agit plus que de les sélectionner avec soin, et de les classer dans un ordre logique. Puis on les groupera dans une série de petits opuscules tenant dans la poche, et traduits dans toutes les langues. Mais, pas de commentaires ; pas de discussion ; pas de polémique ; seulement quelques lignes de présentation ou de liaison, et la traduction rigoureuse du texte allemand avec la référence précise à l'ouvrage cité. L'un de ces opuscules sera la reproduction, en allemand, des textes originaux. Il aura beaucoup plus de force auprès de ceux qui sont familiarisés avec la langue allemande.

Remplaçons donc notre littérature par la leur.

A quoi bon nos réquisitoires, quand on a de telles pièces à conviction à mettre sous les yeux du grand tribunal où siège le monde civilisé ? Il n'y a pas de plaidoyer qui puisse les détruire, ni en atténuer la portée.

Les auteurs qui nous ont fait connaître le pangermanisme ne se refuseront pas à exécuter cette besogne de compilation, bien que leur rôle d'écrivains y soit secondaire. Qui peut le plus, peut le moins ; ce travail nécessite du talent et une grande documentation ; il peut produire un résultat considérable ; mais c'est à la condition d'être très bien fait.

Voilà nos munitions trouvées ; il s'agit maintenant de les bien employer et de leur faire donner le rendement maximum. Ce que nous demandons est, en somme, le développement de l'idée de M. Bédier. Ce qu'il avait fait avec tant de succès, en photographiant des lettres de soldats allemands, nous proposons de le répéter en reproduisant des passages d'ouvrages allemands.

Sans attendre que la collection soit complétée dans le sens que nous avons indiqué, nous commencerons avec les éléments dont nous disposons déjà (1).

C'est par un action individuelle généralisée auprès des

(1) Le « Comité des études et documents sur la guerre », présidé par M. LAVISSE, a déjà publié toute une série de petites brochures dont quelques-unes sont traduites en 7 et 8 langues.

amis et correspondants que nous pouvons, les uns et les autres avoir à l'étranger, que nous voyons le meilleur moyen de faire pénétrer la vérité dans tous les milieux.

Quel est celui de nous qui ne possède pas dans les pays neutres quelques relations, à titre particulier ou à titre professionnel. Tous ceux, hommes ou femmes, qui ont résidé en pays étrangers y ont conservé des amis ; d'autres y ont de la famille.

Et n'avons-nous pas une imposante « légion étrangère » qui n'attend qu'un signal pour marcher ? Un grand nombre de non belligérants résidant en France, Américains, Espagnols, Hollandais, Suédois, Roumains, etc., dont les enfants ont été élevés avec les nôtres au lycée sont de cœur avec nous. Ils ont conservé dans leur pays d'origine des parents et des amis auprès desquels ils pourraient agir.

Si maintenant, nous abordons le monde des affaires, c'est une armée de propagandistes que nous pouvons mobiliser du jour au lendemain : armateurs, négociants-exportateurs, grands industriels, banquiers, etc., possèdent tous des comptoirs, des agences, des clients, des correspondants de toutes sortes formant un faisceau considérable de relations qu'ils peuvent atteindre et influencer en vue d'une action directe d'homme à homme.

Notre correspondant sera le plus souvent sympathique à notre cause ; mais, pas plus que nous, il ne connaissait le « phénomène pangermaniste ». Quand ses yeux s'ouvriront à la lumière apportée par ces témoignages, sa sympathie se transformera en besoin d'agir ; il deviendra pour nous un allié effectif et, à son tour, contribuera à répandre la vérité dans son milieu. Cela peut être la « boule de neige ».

On voit déjà, en n'envisageant que la France, la foule de propagandistes qu'elle peut fournir ; mais il en est de même chez tous les Alliés. Les Anglais, pour ne citer qu'eux, possèdent, tout le monde le sait, d'énormes relations extérieures.

Il y a là, une somme considérable d'énergies inemployées jusqu'à ce jour que nous avons le devoir de faire agir.

Il n'est pas dit qu'on ne puisse arriver à atteindre, par répercussion, l'Allemand même chez lui.

Les Allemands voyagent en grand nombre, dans les pays neutres ; il faut qu'aux étalages des librairies, en ville et dans les gares de chemin de fer, l'Allemand voyageur rencontre ces « morceaux choisis » de la littérature pangermaniste dans

sa langue maternelle, à côté de l'édition traduite dans la langue du pays où il se trouve.

En lisant ces extraits dans une atmosphère qui n'est pas la sienne, au milieu de gens que l'Allemagne ne domine pas encore, il connaîtra peut-être des impressions nouvelles. Il y a là une petite expérience psychologique sur laquelle personne ne peut se prononcer d'avance ; mais qui mérite d'être tentée. Et il est possible qu'il rentre chez lui avec un trouble qu'il ne pourra parvenir à dissimuler aux siens.

Mais, en outre, il circule en Allemagne comme en France un grand nombre de neutres. Or, ceux que nous aurons nourris pendant quelque temps de cette littérature qu'ils ne connaissaient pas, transporteront inconsciemment avec eux, lorsqu'ils voyageront en Allemagne, une conviction nouvelle et ne pourront s'empêcher de la laisser transpirer auprès de leurs relations allemandes. Voilà encore d'excellents propagandistes par contagion, qui peuvent aider au développement des germes de démoralisation chez nos ennemis. Et pour cela nous aurons la satisfaction de nous dire que nous n'aurons eu recours qu'à l'arme la plus noble : la vérité.

IV. — NÉCESSITÉ D'UN COMITÉ CENTRAL.

Maintenant, que nous connaissons nos ressources en personnel et nos moyens d'action, nous n'avons plus qu'à mobiliser nos troupes, à les approvisionner et à marcher de l'avant.

Mais un mouvement de cette envergure soulève de nombreuses questions de détail et nécessite une organisation. Comme dans ce qui précède, nous allons nous efforcer d'utiliser tout ce qui existe et de créer le moins possible.

La France est le pays des initiatives individuelles ; mais nous n'avons pas l'esprit d'association. C'est seulement par le groupement de toutes nos forces que nous réaliserons l'effort nécessaire.

Aussi, nous nous adresserons tout d'abord aux comités qui, depuis la guerre, se sont occupés de cette question de propagande, afin de profiter de l'expérience des hommes et des femmes distingués qui les dirigent. Jusqu'à présent, ces comités ont travaillé isolément, chacun d'eux évolue dans son milieu ; ils ne se fréquentent pas ; ils sont ignorés du grand public et c'est le grand public qu'il faut mettre en mouve-

ment (1). C'est pourquoi nous leur demanderons de s'entendre pour créer un organisme de liaison et d'entraide qui, sans nuire à l'autonomie de chacun, assure l'unité d'action sans laquelle aucune entreprise humaine ne peut réussir.

Cet organisme nouveau que, pour la commodité de l'exposé, nous appellerons « Comité central », devrait être chargé, à notre avis, de faire répandre l'idée par la presse et par tous les moyens qu'il jugerait convenables.

Il fera appel aux associations philanthropiques, aux sociétés savantes, et, par l'entremise des Chambres de Commerce, aux Syndicats professionnels qui, à leur tour, transmettront le mouvement à leurs adhérents. Beaucoup d'autres questions seraient également de son ressort :

La composition des « morceaux choisis » à créer et à traduire doit être concertée ; si aucune entente n'existait entre les auteurs il se produirait des double-emplois regrettables.

Il faudra faire connaître ces brochures au grand public et lui donner le moyen de se les procurer.

Un gros effort de librairie sera nécessaire pour qu'elles soient mises en vente dans les pays étrangers. ?

Notre puissance devant être la résultante d'une multitude d'efforts individuels, nous chercherons à atteindre tous les milieux ; beaucoup de personnes de situation modeste possèdent des relations chez les neutres et seront désireuses de participer à l'action ; elles hésiteront devant la dépense ; il faudrait qu'elles pussent se contenter de remettre les adresses de leurs correspondants à certaines des associations dont il vient d'être parlé ; celles-ci se chargeraient de l'envoi gratuit des brochures. Il y a donc ici une question de budget qui se pose.

Nous arrêtons là l'énumération des problèmes que le « Comité Central » aurait à résoudre. Ces quelques exemples montrent suffisamment que sa création s'impose.

On ne contestera pas, je l'espère, l'urgence de cette campagne ; nous ajouterons que si elle est menée avec méthode, énergie et persévérance, ses conséquences se prolongeront

(1) Ces pages étaient écrites lorsque, il y a quelques jours, j'ai appris l'existence de « La Croisade des Femmes françaises », fondée depuis plus d'un an, et qui emploie presque exactement le procédé que je préconise aujourd'hui. Il n'y a donc, encore une fois, rien à inventer. Toutes les idées ont été exprimées ; mais cela n'avance à rien si on ne les coordonne pas en vue d'une action d'ensemble, méthodiquement organisée.

bien au delà de la guerre. Les résultats qu'elle donnera seront définitifs ; quand on a appris une vérité, on la sait pour toujours.

C'est ainsi que nous aiderons indirectement les sociétés qui étudient dès maintenant les moyens de restaurer l'influence morale ou économique de la France dans les pays étrangers.

Dans une conférence récente, M. Mabileau nous présentait « L'idée française à l'étranger », œuvre intéressante entre toutes, dont le but est clairement exprimé par son titre.

De tous côtés, on entend parler d'efforts dans le même sens.

Toutes ces initiatives vont se heurter au début à la légende de la « supériorité allemande ». Nous pouvons donc nous dire qu'en sapant par la base l'édifice de mensonges établi laborieusement par nos ennemis, nous aurons aussi préparé le terrain aux œuvres de demain.

*
* *

Nous admirons chaque jour davantage l'optimisme tranquille de nos soldats ; il est l'accompagnement nécessaire de leur esprit de sacrifice et de leur résolution de vaincre. Mais nous, gens de l'arrière, mobilisés ou non, nous avons le devoir de les soutenir de toutes nos forces et de harceler l'ennemi par les moyens qui sont à notre disposition ; et j'avoue avoir peu de sympathie pour l'optimisme béat et non agissant. Ce n'est pas en levant le poing en l'air et en répétant « nous les aurons » qu'on fait avancer d'un tour de cadran l'heure de la victoire.

Dans sa belle lettre : « A tous les Français » (1), M. Durkheim nous disait :

« Les conditions nouvelles de la guerre ne nécessitent pas seulement des changements profonds dans la tactique et dans la stratégie ; elles nous imposent à tous, et en particulier aux non-combattants, des devoirs nouveaux dont il importe que nous prenions conscience.

« L'état moral des peuples est appelé à jouer dans la guerre un rôle de la plus haute importance.

« Durons et nous vaincrons — à condition, toutefois, que nous ne res-tions pas les bras croisés, à nous dire, suivant une formule trop souvent

(1) Illustration du 1^{er} janvier 1916.

employée, que « le temps travaille pour nous ». Le temps ne travaille pour personne. C'est à nous qu'il appartient de travailler et d'agir avec toute l'énergie dont nous sommes capables. »

Inspirons-nous de ces paroles et nous sentirons qu'en travaillant à briser la force morale de l'ennemi, nous fortifions la nôtre.

Et nous autres qui avons perdu un être aimé, qui avons laissé sur les champs de bataille le meilleur de nous-même nous avons mieux à faire qu'à pleurer. La douleur ne doit pas rester inutile ; elle peut se transformer en action ; c'est une énergie comme une autre. Redressons-nous et travaillons à la victoire ; nous avons nos morts à venger.

ALPH. HUILLARD.

P.-S. — *En cherchant à être bref, j'ai encouru le reproche d'avoir insuffisamment parlé de nos diverses Œuvres de Propagande et d'avoir passé sous silence leur organisation et leurs travaux.*

Ce n'est pas un oubli ; mais cet exposé a été fait de façon magistrale, il y a quelques semaines, par Mgr. Baudrillard dans une conférence aussi remarquable par le talent que par le superbe esprit de libéralisme qui y circule.

Les partisans de notre action morale à l'étranger doivent lire cette conférence qui a été reproduite par la Revue Hebdomadaire (1). Ils sauront alors combien nous étions démunis devant l'organisation savante et soignée préparée de longue date par l'Allemagne ; ils apprécieront l'immense effort qui s'est imposé aux hommes de cœur qui ont dû s'organiser en pleine bataille.

On nous a dit aussi :

« Mais, croyez-vous que tous ces efforts de propagande soient utiles et que les faits ne parlent pas assez haut ? Tous ceux qui ne sont pas convaincus aujourd'hui ne le seront jamais ? »

A cela, nous répondons :

Notre but est précis : nous voulons détruire une légende mensongère, d'après laquelle la guerre aurait été imposée par nous à l'Allemagne, et, pour cela, nous prouverons sa préméditation, sa longue préparation à une guerre de conquête et de rapine, en appelant à la barre des témoins qu'elle ne peut pas récuser : ses propres auteurs.

Tenons pour certain que ceux qui connaissent le « monstre pangermaniste » représentent une infime minorité, même à l'heure qu'il est.

Ecartons donc sans examen toute objection qui tendrait à réduire ou à limiter notre effort. L'acte superflu n'est pas nuisible, tandis que l'absentement peut l'être.

A. H.

(1) Numéro de la Revue hebdomadaire du 8 avril 1916.

